

LAURE MELKI AKL

Faridé

roman



© Tous droits de traduction, d'adaptation ou de reproduction sont réservés pour tous pays.

Éditions Dergham sarl,
www.dergham.com

ISBN: 978-9953-401-80-5

A la mémoire de Tante Faridé.

*A toutes les mères qui vivent
l'amour incommensurable
sans jamais faillir à leur vocation.*

PROLOGUE



ELLES défilait avec grâce sur le tapis rouge, ravissantes, voire époustouflantes dans leurs longues robes généreusement décolletées. Les caméras les pourchassaient, épiaient leurs moindres gestes pour saisir un scoop qu'on s'arracherait le lendemain. Les stars, elles, souriaient, découvrant des dents d'une blancheur inouïe que rehaussaient le gloss des lèvres vermeilles, le blush des pommettes saillantes et le noir satiné d'une chevelure enviable. Quel âge pouvaient-elles avoir? Trente, quarante, cinquante ans? Comment le savoir? Aucune ride, aucun cheveu blanc, aucun relâchement de la peau, rien ne révélait le nombre des ans ni leurs affreuses empreintes. Le maquillage mais aussi le botox et les chirurgies plastiques avaient agi miraculeusement, chassant le spectre affreux et odieux de la vieillesse.

Pauvres poupées esclaves des zooms braqués sur elles! Que n'avaient-elles fait pour paraître sous leur

Faridé

meilleur jour! Le choix de la robe (la plus aguichante qui soit), des chaussures (qu'importe si elles brisent le dos ou les pieds), du sac et autres accessoires avaient pris plus d'un mois. Ensuite, il avait fallu choisir avec un soin méticuleux le maquillage: mascara ultra-volume pour un regard «ultra-étouffé», noir profond pour rendre le regard ensorcelant, lentilles de contact bleues pour être irrésistibles, nuances d'ombres transformant les paupières en une palette de couleurs sublimes sous des sourcils parfaitement tracés! Quant aux lèvres, elles n'étaient devenues pulpeuses qu'après les injections de collagène mais quel plaisir maintenant d'y passer le rouge puis le brillant!

Les stars dont les yeux scintillaient autant que les diamants qui ornaient leur cou avançaient en guettant les réactions des fans et des paparazzis. Les avaient-elles assez allumés? Se comportaient-ils comme des hystériques? Se pressaient-ils à s'étouffer pour obtenir un autographe? Elles daignaient alors lever une main blanche et lisse pour saluer le public d'un petit geste nonchalant révélant des ongles étonnamment longs et vernis avec «art»: motifs, paillettes, strass, perles s'y étaient posés avec une délicatesse et une précision qui seraient imitées partout sur la planète.

Oui! Il suffit qu'une vedette paraisse habillée d'une manière ou d'une autre pour que la mode soit lancée. Alors toutes les têtes deviennent rousses, les yeux verts, les lèvres rouge cerise; qu'une autre célébrité paraisse autrement et les cheveux devien-

Faridé

nent noirs, les yeux bleus, les lèvres roses. Puis il faut se couper une frange et rendre ses cheveux lisses à l'exemple d'une autre beauté mais ceci ne dure pas trop longtemps, les mèches extravagantes se teignent de mauve, rose et bleu, les ongles se vernissent de noir, les tatouages recouvrent les épaules nues.

Malgré la rapidité du changement, tout le monde est dans le rythme : la télé diffuse un clip, le mouvement est déclenché. Comme des automates serviles, les accros de la mode copient les gestes dictés : les jeunes garçons marchent en se traînant et boitillant, encombrés de chaînes et de bracelets, portant des pantalons qui font deux fois leur taille, révélant un boxer de mauvais goût ou alors ils enflent le torse et se pavanent vaniteusement dans leurs habits de cuir qui laissent deviner le volume exact de chaque partie de leur corps.

Quant aux filles, exhibant tout ce qui peut être exhibé, elles prennent tantôt l'allure agressive d'une lionne furieuse et des airs absents qui se veulent inaccessibles ; tantôt elles se déhanchent nonchalamment et affichent une moue dégoûtée. Vues de loin, toutes les filles se ressemblent : même coiffure, même make-up, mêmes habits. Mais, chose bizarre ! Il arrive qu'elles ne ressemblent plus à ce qu'elles étaient un mois auparavant : le nez a raccourci, les pommettes ont sailli, les cheveux ont bouclé... On appelle ceci «goût du renouvellement», «refus de l'uniformité», bref, preuve de dynamisme et de bonne santé morale. Le temps qu'on met pour changer de look n'est pas du temps perdu puisqu'on y gagne épanouissement et bonne humeur. N'est-il pas plus amusant de se

Faridé

découvrir constamment une nouvelle apparence et de s'admirer dans cette nouveauté?

Plus je feuillette les revues, plus je regarde la télé ou les affiches publicitaires, plus je me rends compte que la mode, la beauté et l'éternelle jeunesse sont devenues l'obsession des femmes de mon temps! Au point que certaines en sont devenues risibles. Je comprends qu'on veuille être belle surtout quand nos photos paraissent partout mais je ne comprends pas cet acharnement à vouloir changer de tête. Quel mal y a-t-il à avoir des lèvres minces, des yeux noisette ou de petits seins? Je comprends qu'on veuille se débarrasser d'un nez énorme et disgracieux mais je ne comprends pas qu'on veuille tripler le volume de sa poitrine et garder une taille de guêpe éternellement. Passe encore si les chirurgies réussissent, mais d'ici à avoir une figure boursouflée, des lèvres tordues et difformes à force de silicone et autres matières injectables: là, je ne comprends plus rien.

Les femmes n'ignorent pourtant pas les risques qu'elles encourent en acceptant d'introduire dans leurs corps des produits toxiques. Comment s'expliquerait alors cette folie? Est-ce le pouvoir de l'image diffusée, l'idéal esthétique que celle-ci a imposé? Comment avons-nous accepté de nous assujettir à un modèle que le caprice d'une célébrité a dessiné? Comment avons-nous, jeunes, refusé l'uniforme scolaire pour nous soumettre, adultes, à une uniformité esthétique et vestimentaire aberrante? Notre grandeur n'est-elle point dans notre unicité, notre

Faridé

beauté dans les particularités qui font qu'on ne se lasse jamais de découvrir l'autre? Un grain de peau différent, une pigmentation de l'iris différente, un pli de cheveu différent, une démarche, un maintien, un caractère différents, n'est-ce pas cela le charme? Quel intérêt dans une humanité «polycopiée»?

Un autre phénomène m'étonne autant que le premier : ce désir irrépressible de devenir célèbre. On crève de faim pour rester squelettique et devenir top model. On se présente aux concours de talents ou de beauté pour paraître au petit écran et faire parler de soi. On se trémousse et se tortille comme un serpent affolé pour devenir... chanteuse ! Car à présent, croyez-moi, on ne chante plus avec ses cordes vocales mais avec un ventre agile et souple, des jambes fuselées qu'on dévoile de toute leur longueur et un visage maquillé à outrance. Les producteurs de disques se soucient comme de leurs dernières maîtresses de la qualité de la voix : le logiciel Auto-Tune corrige les couacs et fausses notes. Le spectateur réclame beauté et sex-appeal, il faut les lui offrir.

Notre monde ne voit plus ce que tu es dans le fond de ton être, dans ta «sève»; on ne voit plus que l'écorce superficielle et fragile qui s'effriterait à la moindre intempérie ou au moindre choc. «On ne voit bien qu'avec le cœur», disait Saint-Exupéry. Magnifique phrase qui me pousse à hurler : Génération d'aveugles ! Ne saurez-vous plonger au fond de l'autre ? Avez-vous si peu de souffle ? Pourquoi ne voir que les ronces et les épines au lieu de les écar-

Faridé

ter pour cueillir une baie mûre qui désaltère la soif? Pourquoi vous contenter de voir un rocher énorme insignifiant? Si vous prenez la peine d'y chercher une ouverture, vous découvrirez une grotte aux mille merveilles et splendeurs, des surprises inimaginables et après avoir traversé des boyaux sombres et périlleux, après vous être égarés dans des labyrinthes sensationnels, vous sortirez à la lumière pour mieux apprécier la beauté du jour.

Je ne voudrais pas être injuste ou dure en écrivant ces mots mais je me sens si triste en voyant que la décadence humaine et relationnelle est vivement applaudie et recherchée. J'aurais voulu que les critères sur lesquels nous jugeons l'autre ne soient pas ceux de l'apparence. J'aurais voulu que les filles de mon pays particulièrement soient différentes car ce que nous avons vécu durant les années de guerre ne nous permet point d'être moins qu'idéalistes! J'aurais voulu que ce pays qui a écrit le premier alphabet ne puisse s'enorgueillir que de sa culture! J'aurais aimé que nos réflexions soient aussi profondes que la Vallée des Saints et aussi élevées que Kornet el-Saouda car ceci est notre authentique nature, celle que nous n'avons pas encore défigurée à cause de notre cupidité, celle que nous n'avons pas abandonnée avec ingratitude. J'aurais souhaité de tout cœur que nous préservions une société où les valeurs morales léguées par nos aïeux demeurent et que le monde nous imite au lieu qu'on le copie au risque de nous détruire ou plutôt de nous suicider.

Non! Je ne vous critique point d'avoir voulu être célèbres ou belles, au contraire, j'admire votre audace

Faridé

et votre assurance, j'apprécie l'appétit que vous avez de la vie, de la joie mais je crains que vous soyez tentées de croire que la vie n'est que cela. Qui répondra alors de l'avenir? Qui portera les petits pas fragiles sur les chemins escarpés du monde?

Les stars défilaient sur les écrans, les affiches, les podiums, toujours pareilles, toujours séduisantes, en quête de regards admirateurs qui leur feraient croire qu'elles existent parce qu'en réalité elles craignent de ne pas exister. Pour faire parler d'elles et ne pas sombrer dans l'oubli, ennemi fatal d'une célébrité, elles causent scandale après scandale: trahisons, divorces, alcoolisme, toxicomanie, tentatives de suicides, morts brutales dans des circonstances obscures...La vie tapageuse ne leur apporte que déboires et tristesses mais elles y sont aliénées. Elles sont pitoyables dans leurs centres de réhabilitation cinq étoiles, pitoyables quand elles se dissimulent aux yeux indiscrets des caméras!

Pauvres stars! En vous voyant défiler fièrement, le visage souriant mais le cœur en larmes et l'esprit ailleurs, me revient le visage d'une femme qui n'a jamais voulu se montrer mais qui n'a jamais montré ce qu'elle ne sentait pas, ce qu'elle n'était pas. C'est une femme libre qui ignore tout du monde médiatique, des mondanités vaines, des superfluités encombrantes. Une femme unique, pétrie de souffrances et de rides, effacée et oubliée dans les méandres de la guerre puis de la maladie. Une femme qui n'avait qu'un seul culte, sa famille, qu'un seul sanctuaire,

Faridé

son foyer. Une femme qui fut belle mais qui consacra sa beauté à l'amour. Une femme qui porta magnifiquement son prénom parce qu'elle ne ressemblait à aucune autre: Faridé.

*Que murmure le fleuve à la fillette ?
Que murmurent les pommiers généreux ?
Les secrets du bonheur sont là
Sur les versants de ces montagnes souriantes.*



A l'aube du 9 mars 1936, un petit vagissement discret annonça la naissance du jour à Yanouh, village paisible couché non loin du fleuve d'Adonis. Les eaux qui avaient traversé en bondissant et mugissant les sinuosités de la montagne libanaise ne cessèrent point leur course. Elles se souciaient si peu de la vie des hommes et pensaient plutôt à affronter les rochers énormes qui s'opposaient à leur marche et à plier sans pitié les branches des saules qui avaient osé se pencher un peu trop sur leur lit. Depuis des milliers d'années, ou était-ce depuis un temps qui n'appartient pas au temps, elles avaient entendu les lamentations des Nymphes sur le bel Adonis. Elles en avaient été si remuées, si tourmentées qu'elles avaient décidé de boucher leurs oreilles à toutes les plaintes. Elles l'avaient compris : elles ne pourraient souffrir toutes les détresses humaines au cours des millénaires. Elles avaient donc opté pour l'indiffé-

Faridé

rence et coulaient sans repos vers la mer excitée par les aventures des voyageurs inlassables.

Le petit vagissement de ce matin-là ne fut perçu que par des gens simples affairés autour d'une créature menue qui gardait les yeux fermés comme refusant de voir ce monde trop vulgaire comparé au ventre maternel. La sage-femme coupa le cordon ombilical et tendit le bébé à la mère en disant :

« C'est une fille, rose comme une aube printanière, délicieuse comme le parfum des pommes. »

La mère sourit. Pendant les neuf mois de grossesse, elle n'avait jamais senti ni lourdeur, ni nausée, ni fatigue. Au contraire, l'enfant l'avait embellie, allégée, revigorée. Elle avait accompli toutes les tâches qui lui incombait : la lessive quotidienne, le pain deux fois par semaine, les soins du petit potager, la cueillette des pommes en septembre et des olives en novembre, la préparation des confitures, du jus de tomate, du « Kichk », le tricotage de pulls, de couvertures, de carpettes, la confection du trousseau du bébé ...sans parler des attentions continuelles exigées par un mari et deux garçons assez turbulents.

Puis l'accouchement avait eu lieu. Prompt, aisé, indolore. La mère n'avait ni hurlé, ni poussé, ni sué. Elle aurait même pu s'en sortir seule mais le mari, paniquant à l'idée de devoir assister seul son épouse ou pire encore, de devoir porter un nouveau-né dans ses mains robustes habituées à équarrir les pierres, avait envoyé son fils appeler Oum Farès, la sage-femme.

Faridé

«Il n'y a pas à comparer avec la naissance des garçons, n'est-ce pas ?

– T'en souviens-tu, Oum Farès ? On a dû entendre mes cris dans toute la vallée.

– Certainement. Mais il faut dire que les garçons étaient costauds. Plus de quatre kilos chacun. La petite ne doit pas peser plus que trois kilos. Regarde. Elle s'est déjà endormie.

– Quel ange ! Pose-la à côté de moi.

– Quel nom allez-vous lui donner ?

– Je n'y ai pas beaucoup pensé. Youssef, as-tu quelque chose en tête ? »

Comme tous les paysans, Youssef était ennuyé par ce genre de questions. Pour les garçons, il ne s'était pas cassé la tête : l'aîné fut nommé Hanna comme son grand-père, le second Gériès comme le saint patron du village. Le troisième, il l'aurait appelé Elias comme son frère aîné tué par les Ottomans. Mais un nom de fille, il n'y avait pas pensé. Peut-être Thècle comme la sainte à laquelle il vouait une dévotion particulière. Sa femme ne lui laissa pas le temps de dire le nom qui lui passait par la tête. Elle reprit :

«Moi, je trouve que cette enfant ne ressemble à aucune autre. A-t-on vu un bébé aussi paisible, aussi délicat ? »

Youssef regarda la petite et se sentit si ému que les larmes remplirent ses yeux.

«Non ! Elle ne ressemble à aucun autre bébé, avoua Youssef. Elle est unique.

Faridé

– C'est elle qui nous dit son prénom: unique. Faridé. Voilà son prénom.»

C'était un printemps délicieux. Le premier après la fin de la Grande Guerre. Il est vrai que dans ce village perché à plus de mille mètres d'altitude, on n'avait ni connu ni affronté les maux des combats: loin des conflits déchirants, la terre avait continué à prodiguer généreusement ses fruits aux hommes qui n'avaient porté que la pelle, la pioche et le râteau. Mais l'ambiance de la paix était autre: sérénité et insouciance habitaient l'âme sans qu'on eût des scrupules car des hommes mouraient pour une cause quelconque pendant qu'on se délectait des joies toutes simples de l'existence.

Hanna et Gériès, les frères de Faridé, âgés respectivement de quatorze et douze ans, étaient à l'école paroissiale dirigée par un vieux et saint curé qui enseignait à ses ouailles le syriaque, l'arabe et le calcul: le syriaque pour qu'ils pussent servir la messe dans la langue de leurs ancêtres tellement proche de celle du Christ et avec des mots divins qu'avait composés et chantés des centaines d'années auparavant Mar Ephrem surnommé «la Harpe de l'Esprit Saint»; l'arabe car c'était la langue officielle mais aussi une langue riche, nuancée, expressive et belle; enfin le calcul pour que ces gens simples et généreux ne fussent pas exploités et trompés par les fourbes de ce monde et Dieu sait qu'ils sont nombreux.

Youssef était au village voisin. Il reconstruisait un mur que les pluies diluviennes de l'hiver avaient

Faridé

fait s'écrouler. Mariam, la mère de Faridé avait lavé et étendu le linge, mis au soleil les couvertures, les matelas et les tapis puis elle avait appelé sa fille pour qu'elles aillent cueillir des salades sauvages : le pissenlit, le cresson, la cardamine, la rouquette et la mâche abondaient dans les parages.

Les herbes emperlées de rosée étaient parsemées d'anémones rouges. Faridé se penchait, les regardait avec fascination, les examinait longuement et minutieusement, admirait la perfection de leur dessin, le velouté fragile de leurs pétales et s'exclamait : « Quelle simplicité adorable ! » Rien de compliqué comme la rose ou le dahlia pourtant si beaux. Rien de piteux comme les coquelicots froissés et frêles. L'anémone avait, pour elle, un charme indicible.

« Faridé ! Viens de ce côté ! Il y a des mâches toutes tendres. On en préparera une salade délicieuse avec les pommes de terre bouillies.

La fillette tendit le panier à sa mère et lui dit :

– Raconte-moi encore une fois l'histoire d'Adonis.

– Tu aimes beaucoup cette histoire, hein ?

– Oh oui !

– Sais-tu que les Nymphes apprirent à Adonis tous les secrets de la nature et les vertus des plantes afin qu'il pût se soigner s'il était piqué, blessé ou malade ? Il savait autant qu'un médecin, que dis-je ? Il savait plus qu'un médecin ! Il privilégiait le thym par dessus tout pour sa saveur irremplaçable et son

Faridé

parfum exceptionnel mais surtout parce qu'il lui connaissait d'autres propriétés médicinales.

– Lesquelles?

– Quand il était blessé à la chasse par exemple, il posait des cataplasmes de thym qui cicatrisent les plaies et combattent les inflammations.

– Et s'il n'en trouvait pas?

– Il y avait de la bardane.

– Et pourquoi tu nous prépares souvent des salades de thym?

– Il n'y a rien de mieux pour nettoyer le sang et les intestins et se sentir moins lourd après un repas copieux. Par exemple, comment digérer une «ghammé» sans quelques brindilles de thym?

– Adonis mangeait de la «ghammé»? Qui la lui préparait?

– Faridé! Il mangeait quelque chose d'encore plus lourd. Des sangliers.

– Beurk! Je pense que c'est dégoûtant!

– Ne fais pas la moue comme les enfants gâtés», gronda Mariam.

Faridé se tut, un peu vexée. Ne pouvait-on pas dire ce qu'on pensait? Fallait-il toujours se comporter comme un enfant modèle? Souvent, elle avait envie de faire des bêtises avec les garçons, de s'écorcher les genoux en grimpant aux rochers, de se salir les mains à la résine des pins mais elle craignait de peiner sa mère qui lui intimait toujours de se comporter décemment. Qui avait inventé ces règles stupides qui stipulaient

Faridé

que les filles devaient cuisiner, laver et coudre alors que les garçons se délecteraient en jouant avec tout ce que la nature avait fait de plus beau : pétrir la terre dans les paumes de leurs mains, patauger dans l'eau glacée du fleuve, couper et fendre les troncs des arbres terrassés par la foudre. Elle regarda le visage hâlé de sa mère pour lui reprocher cette injustice mais, sur-le-champ, oublia sa contrariété. Comment se fâcher de cette femme qui n'était qu'amour ? Elle ne faisait que lui transmettre ce que ses ancêtres lui avaient appris, ce qu'elle croyait bon et utile pour elle.

« Quand pourra-t-on cueillir le thym aux larges feuilles, maman ? demanda Faridé.

– Dans quelques semaines.

– On en fera une omelette que même Adonis nous enviera, dit la fillette avec un sourire gourmand.

– Les morts n'ont rien à nous envier. Ils sont passés dans un monde où toutes les convoitises disparaissent.

– Ce que je ne comprends pas, reprit Faridé après un moment de silence où elle semblait retenir la dernière phrase de sa mère, c'est qu'Adonis soit mort malgré son savoir et son courage.

– Le sanglier était terrible. C'était probablement un dieu déguisé. Et puis... on doit tous mourir. La mort est la fin normale de toute créature.

– Mais le sang d'Adonis a repris vie, dit Faridé en montrant les fleurs vermeilles. C'est magnifique !

– Le monde est rempli de merveilles. Il n'y a pas seulement ce qu'on y voit mais aussi beaucoup de

Faridé

choses invisibles. Si on contemple longtemps dans le silence ce qui nous entoure, certains mystères nous seront révélés. C'est pour cette raison que les ermites se retirent du monde. Ils veulent voir l'invisible. »

A quel point Faridé comprenait-elle ces propos ? Elle était si jeune ! Mais elle les écoutait pieusement comme des prières et se taisait dans l'espoir qu'un secret lui serait confié par une goutte de rosée dissimulée derrière une feuille.

Dans ce coin de montagne, les journées étaient toutes pareilles. Les garçons et leur papa rentraient vers midi. En réalité, personne n'avait de montre ni ne se souciait de l'heure : on se contentait d'observer le soleil et de régler les activités du quotidien sur le déplacement de son ombre. La cloche de l'église annonçait les moments principaux de la vie : ceux de la messe, des prières, d'un enterrement ou d'une autre occasion importante. A part cela, le temps n'avait pas tellement d'importance. On avait faim, on mangeait ; on était fatigué, on prenait un somme ; on avait envie de travailler, on retroussait ses manches et répondait aux attentes de la terre.

La famille prenait son repas avec un appétit incomparable puis sortait au jardin. Les hommes arrachaient les mauvaises herbes qui envahissaient la pommeraie et retournaient la terre pour qu'elle se nourrît de leur odeur. Mariam avait des activités

Faridé

très variées : parfois, assise sur un banc de pierre pour profiter des doux rayons du soleil, elle raccommo-
dait les habits déchirés ou brodait des draps ou faisait
du crochet ; d'autres fois, elle arrachait des radis ou
cueillait du persil et du thym ou de la lavande dont
elle parfumait le linge. Faridé, quand elle n'aidait pas
sa mère, s'intéressait à toutes les manifestations de
la vie et de la maternité : elle se plaisait à regarder les
chatons espiègles qui ne se lassaient point de jouer
autour de leur mère. Quand celle-ci les attrapait par
le cou pour les mettre à l'abri du danger, la petite
fille s'inquiétait mais sa mère la rassurait en disant :
« Une maman ne peut pas faire de mal à ses petits.
Sois tranquille. »

Elle observait aussi les chevreaux gambadant der-
rière leur mère ou la tétant avec gloutonnerie. Quand
leurs pattes grêles s'empêtraient et qu'ils titubaient
comme des ivrognes, elle éclatait de rire puis était
attendrie par les caresses empressées de leur mère.
L'événement qui retint le plus son attention fut une
couvaison. Sa maman lui expliqua un jour qu'il ne
fallait absolument pas déranger la poule noire qui
ne bougerait pas de sa place pendant trois semai-
nes parce qu'elle se préparait « à faire des poussins ».
Faridé passa alors tous ses moments libres à sur-
veiller la future maman avec un grand intérêt. Quand
Mariam venait retourner les œufs deux fois par jour
et s'assurer que leur gros bout était dirigé vers le haut,
elle trouvait Faridé assise devant la poule, en état de
contemplation.

« Qu'as-tu à observer cette pauvre bête ? lui
demanda sa mère.

Faridé

- Je veux voir comment elle fera ses petits.
- Tu ne verras rien du tout. Les petits grandissent à l'intérieur de l'œuf. La poule doit tout simplement les tenir au chaud.
- Elle ne s'ennuie pas à rester là au lieu de sautiller avec ses amies?
- Apparemment non!
- Elle fait tout cela pour avoir des petits? s'étonna Faridé.
- Oui.
- C'est tellement beau d'être maman?
- Oh oui!
- Quand je grandirai, je serai maman.
- Bien sûr! »

Le temps de l'éclosion était venu. Le poussin perforait la coquille, découpait le gros bout de l'œuf, le poussait de toute la force de son corps menu et apparaissait, mouillé, laid à faire pitié. Il fallait attendre quelques heures pour qu'il séchât et prît une apparence mignonne. Il y en avait à présent douze, pépianant et s'agitant autour de leur mère. Cependant, Faridé s'inquiéta car deux œufs n'avaient pas éclos.

«Les embryons sont morts, lui dit sa mère. Ça arrive. Il n'y a pas de quoi s'affoler!

- Comment peux-tu dire cela? Que doit sentir la maman poule maintenant?
- Rien! Elle a plusieurs autres petits.
- Et alors? »

Faridé

Mariam fut consternée par le ton grave de sa fille mais ne dit rien. Est-ce qu'elle avait eu, enfant, les mêmes réflexions? Elle ne s'en souvenait pas mais elle trouvait cette attitude trop sérieuse, voire dramatique. Elle eut envie d'expliquer à sa fille que la réalité n'était pas toujours comme on le souhaitait, que la vie la décevrait plus tard souvent car la perfection était l'utopie des esprits candides mais elle se tut en pensant qu'elle devrait la laisser le plus longtemps possible dans l'ignorance des déboires amers qui nous guettent aux détours des chemins.

Mariam ne ratait aucune occasion pour apprendre à sa fille quelque chose de nouveau, concernant les plantes, les animaux, le fleuve, la montagne, les signes du temps. Mais elle lui faisait aussi la morale à tout propos. Ce jour-là, elle l'avait appelée et toutes les deux arrachaient la camomille qui poussait sur la terrasse de terre battue. Elles la mettraient à sécher avec la guimauve et l'hysope pour les tisanes d'hiver. Soudain, Faridé soupira :

«Pauvres fleurs! Elles sont si déformées, si bossues, si moches avec leurs pétales repliés comme s'ils rendaient l'âme! Les marguerites sont tellement plus jolies!

– C'est vrai, répliqua Mariam d'un ton cassant, mais tout à fait inutiles: rien qu'une beauté insignifiante. Alors que ces fleurs «moches» comme tu dis sont excellentes après un plat de flageolets ou de fèves. Malgré leur apparence maigrelette, elles peuvent chasser coliques et ballonnements.

Faridé

– Faut-il toujours chercher l'utilité des choses?
Moi, j'aime ce qui est beau simplement.

– C'est normal mais il ne faut point se contenter des apparences, elles ne disent pas toujours la vérité. Elles peuvent être trompeuses et parfois mortelles. Qui peut se douter que l'oléandre aux belles fleurs roses ou le colchique si menu et délicat ou le cytise aux grappes d'or superbe soient toxiques?

– Et comment deviner ce qui se cache derrière l'apparence?

– Prends le temps de connaître les choses et les hommes. Observe-les. Ecoute-les.

– S'ils disent des paroles gentilles, ils sont gentils même s'ils sont laids?

– Oui. Mais ...»

Mariam hésita. Devait-elle dire à sa fille que la fourberie et l'hypocrisie existaient et se cachaient parfois derrière des paroles doucereuses, qu'on ne pouvait faire facilement confiance aux gens?

«Qu'y a-t-il, maman? Pourquoi te tais-tu?

– Certaines choses sont si difficiles à expliquer. Elles ne sont pas si simples. Avec le temps, tu découvriras toi-même l'âme humaine. Elle est incompréhensible mais tu apprendras à la connaître. Donne-toi du temps. Ne sois pas pressée. Si tu grandis trop vite, tu regretteras de ne pas avoir su préserver ton enfance plus longtemps.»

Les soirées avaient un charme discret et délicieux dans ce coin suspendu entre terre et ciel. Parfois,

Faridé

des voisins venaient parler des récoltes, des intempéries, d'un satané renard qui volait des poules. Les plus vieux s'endormaient au bout d'une demi-heure sur leurs sièges : on les entendait ronfler avec des sifflements modulés et interminables ou péter sans vergogne. Les enfants les imitaient en pouffant mais les parents leur ordonnaient de se taire sans pouvoir s'empêcher d'avoir un sourire amusé. Quand Mariam et Youssef étaient seuls, ils élaboraient des projets simples tels que la plantation d'arbres nouveaux ou l'élevage de dindes ou de cochons, puis ils pensaient au profit qu'ils pourraient en tirer et aux problèmes qui en découleraient. Mais le plus souvent, ils regardaient, selon les saisons, la lune et les étoiles ou bien les flammes et la braise dans un silence sacré.

Quant à Hanna et Gériès, à la lumière de la lampe à huile, ils écrivaient leurs devoirs avec beaucoup d'application. C'était tous les jours une page de calligraphie que le curé exigeait parfaite comme une œuvre d'art. Faridé venait les observer avec une curiosité ingénue : les gros doigts costauds dessinaient avec amour et précaution des arabesques qui disaient des mots, des idées. Ils trempaient la plume délicatement dans l'encrier, évitaient soigneusement les taches et suivaient d'un geste précis le mouvement imposé par les lettres. Rien ne pressait. On avait tout le temps pour prendre un pli parfait qu'on ne perdait plus jusqu'à la fin de sa vie. Le devoir terminé, on tamponnait la feuille avec le buvard et regardait avec satisfaction la page magnifiquement écrite. Ah oui ! C'était beau ! Ils seraient félicités.

Faridé

Faridé était envoûtée par tous leurs gestes car ce qu'elle voyait sur la feuille réveillait son imagination qui errait sans retenue. Le «aleph» surmonté du «hamzé» était un immigré coiffé d'un chapeau qui rentrait d'Amérique. Les dents du «sine» étaient celles d'une scie qui coupait des rondins. Les boucles de certaines lettres lui rappelaient les vrilles des pois, d'autres évoquaient un ventre repu ou un bénitier. Un soir, Faridé demanda à son frère :

«Tu m'apprendras à lire, Hanna ?

– Quand tu voudras, petite sœur. Mais à quoi ça te servira ?

– Les mots me raconteront des histoires si papa est fatigué ou occupé, répondit-elle très sérieuse.

– Rien que pour ça ? s'exclama le frère en riant. D'accord.»

Quand les enfants achevaient leurs devoirs, ils se rassemblaient autour de Youssef. Celui-ci prenait la Sainte Bible dont il lisait un passage ou bien le «sinksar» pour leur raconter la vie d'un saint. Les garçons étaient subjugués par la force de Samson, la cruauté et le charme de Judith (une femme qui tranche la tête d'un général en chef de l'armée, on n'en voit pas tous les jours !) et le zèle du prophète Elie mais pour Faridé, personne n'égalait sainte Thècle. Aussi réclamait-elle souvent le récit de ses épreuves ce qui provoquait le sourire de tous. C'était le seul caprice de la fillette. Pouvait-on le lui refuser ?

Quand Youssef commençait à parler, Faridé fermait les yeux et imaginait Thècle écoutant saint

Faridé

Paul de sa fenêtre puis se faufilant vers la prison où l'apôtre avait été jeté pour suivre son enseignement encore et encore. Elle se figurait les magistrats furieux ordonnant l'arrestation de la jeune fille, les flammes perdant tout leur pouvoir destructeur devant sa candeur et sa pureté, les fauves se prosternant comme de petits chats aux pieds de l'Épouse du Christ, les serpents dévorés par le feu comme s'ils n'étaient que d'insignifiants fétus, les chaînes destinées à la lier se brisant comme un roseau sec. Faridé s'extasiait devant le courage de Thècle qui avait surmonté tant de persécutions sans que sa foi ne fût ébranlée. D'où la jeune fille tenait-elle son assurance ?

«C'est simple, ma chérie, expliquait Youssef. Avant qu'Adam et Eve ne fussent soumis au péché, ils avaient le pouvoir de commander à toute créature. Nous lisons dans la Sainte Bible : Dieu dit : «Faisons l'homme à notre image et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, les bestiaux, toute la terre...» Chaque personne capable de revenir à l'état de pureté originelle, à l'obéissance totale à la volonté divine peut avoir le même pouvoir. As-tu oublié que le Bienheureux Charbel ordonnait au serpent de rentrer dans son trou et que ce dernier obéissait ?

– Moi, dit Faridé, je veux rester pure et je veux faire la volonté de Dieu. Je pourrai parler à toutes les créatures et être leur amie.

– Inchallah ya hayati, inchallah ! »

Au fond de lui, Youssef pensait à tous les aléas de la vie, aux accrocs, aux colères que ceux-ci laissent, aux mesquineries des uns, aux mensonges des autres

Faridé

qui permettent au mépris, voire à la haine de s'infiltrer dans un cœur. Pouvait-on se préserver pur dans ce monde ?

Chaque fois que Faridé voyait les anémones flétries, elle était toute peinée. Leurs pétales fourchus, défraîchis, fanés la plongeaient dans une profonde tristesse.

« Pourquoi fais-tu cette tête, Faridé ? demandait sa maman étonnée.

– Adonis est définitivement mort maintenant que les anémones sont mortes.

– Sache-le : la beauté ne peut pas durer éternellement, disait sa mère en souriant avec indulgence. Le temps détruit, quoi qu'on fasse, toutes ces beautés éphémères : celle des plantes, des bêtes ou des hommes. Aussi ne dois-tu travailler que pour ce qui est éternel, c'est-à-dire la beauté de l'âme. Celle-ci sera plus rayonnante, plus attirante, plus irrésistible avec l'âge.

– Que dois-je faire ?

– Observe la nature et apprends ses leçons.

– La nature ?

– Tu vois l'eau du fleuve ? Elle vient de très loin, surmonte des tas d'obstacles mais n'en perd pas moins son envie d'avancer. Elle se calme quand il le faut, s'ébroue quand il le faut mais ne se lasse jamais d'aller son chemin et de laisser partout ses traces.

Faridé

– Comment peut-elle laisser des traces? Elle ne fait que passer.

– C’est vrai mais parce qu’elle est persévérante, elle creuse son lit, s’infiltré dans le sol, touche les racines lointaines sans qu’on le voie. Et tu sais quoi? Elle polit les pierres, les rocs, va même jusqu’à les sculpter, les percer.

– Incroyable!

– Mais aussi vrai que je te le dis. Car enfin tout est question de ténacité.»

Ainsi allait la vie à Yanouh. Simple, limpide, heureuse. Ce village bercé par le grondement d’un fleuve tumultueux méritait bien son nom qui signifie repos et délassément. Oui! Tout était repos ici! On travaillait sans se hâter car le soleil nous attendait. Les saisons se succédaient pour nous servir: après les durs travaux de l’automne, on avait tout l’hiver pour rêvasser auprès du feu. Le printemps était généreux, l’été doux. La terre ne s’opposait point aux pioches des paysans, au contraire, elle ouvrait ses entrailles à leurs coups et traduisait sa libéralité en abondance continuelle.

Les débats des dieux étaient bien loin; ils nourrissaient seulement les veillées de rêves et d’images. Les Phéniciens étaient loin; seuls quelques tombeaux rappelaient qu’ils avaient vécu là des millénaires auparavant. Les occupants étaient loin; il ne restait de leurs passages que des temples mangés par les broussailles, des temples sans idoles ni adora-

Faridé

teurs. Les patriarches étaient loin mais si l'on prêtait l'oreille, on pouvait percevoir encore le murmure de leurs prières parfumées d'encens. A présent, Yanouh dormait tranquille et se réveillait tranquille, porté par les gestes bienveillants de ses habitants, abrité par la montagne colossale qui veillait sur sa paix avec une vigilance infatigable.